

champs sont un spectacle impressionnant. Aucun paysan, le chapelet à la main, ne manque à ces prières publiques pour attirer la bénédiction divine sur les cultures, aucun non plus ne manque le 26 juin, « Hagelfeiertag », pour implorer la clémence divine lors des grands orages d'été.

Il existe, en outre, à Fegersheim, une communauté israélite. En 1851 les Israélites étaient au nombre de cinq cent cinquante-quatre sur mille neuf cent trente-huit habitants que comptaient, Fegersheim et Ohnheim, réunis. Depuis lors, la population juive ne fait que décroître. Après la guerre de 1870, beaucoup émigrèrent en France. L'école israélite fut fermée en 1918 faute d'élèves et transformée en salle d'asile. De nos jours, l'exode des familles israélites n'a pas cessé, et le nombre total des habitants juifs atteint à peine quatre-vingts. Leur synagogue est richement décorée à l'intérieur. Selon une antique tradition, nombreux sont les catholiques qui s'y rendent à la fête « Jom Kippour » pour assister aux cérémonies liturgiques. A Fegersheim la tolérance religieuse a toujours été parfaite.

Charmes de Fegersheim : ses bois, ses ruisseaux, ses champs. On y est sensible, loin de la grand' route, au bruissement des feuilles, des branches dans la forêt, au clapotis de l'eau, à la mouvante ondulation des épis dorés. Et comment ne pas aimer ses contes et légendes, parfumés d'humour et de saveur agreste, racontés durant les veillées d'hiver. Ces veillées classiques où les jeunes filles filaient leur quenouille enrubannée, où les chants populaires enveloppaient le bruit des rouets, où les récits drolatiques de la jeunesse ragailardaient les vieux auprès du feu. Bon vieux temps du folklore alsacien ! Les soirées où l'on enfile les feuilles de tabac rappellent aujourd'hui les veillées de jadis, mais les fileuses de chanvre, leurs rouets et leurs quenouilles ne sont plus. Le mouvement de la vie moderne a tout emporté. Une vieille coutume

persiste : le feu de la Saint-Jean. Il est allumé le soir du 26 juin, jour férié, dans l'annexe Ohnheim. Un tas de bois mort est amoncelé tout près du village. A la fin du jour on y met le feu. Les branches craquent, les étincelles jaillissent, des globules de feu dansent en l'air. La jeunesse folâtre autour du bûcher allumé. Les plus hardis risquent un saut par-dessus le brasier, les flammes sautillantes les effleurent : trépidation de joie, de bonheur.... Tradition ancestrale, poésie locale....

Fegersheim s'honore d'avoir vu naître quelques hommes qui se sont distingués par leur profonde érudition et par leurs talents indiscutés. Evoquons seulement l'artiste peintre Henri Ebel dont le nom a été donné à une rue. Qui de nous n'a pas connu sa figure souriante, sa barbe de neige ! Plus d'un demi-siècle il habita ici, dans sa maisonnette blanche, au premier tournant de la route de Lyon. Henri Ebel était peintre, sculpteur et poète. C'est surtout en peinture qu'il excella. Les effets de lumière — rayons de soleil, halos de lune, éclair déchirant les nues, feu follet fuyant, clarté diffuse des lampes, etc. — qu'il savait rendre avec une sensibilité très vive et une technique remarquable, donnèrent à ses créations un cachet fort original. Un portrait très expressif de l'artiste, d'une puissance vraiment saisissante, — le critique M. Jules de Saint-Hilaire le désigna comme un des plus beaux portraits du Salon d'Automne de 1925 — orne en ce moment un panneau de la salle de la mairie, à côté de celui de feu M. Auguste Erhard, doyen de l'Université de Lyon, frère du célèbre chanoine et professeur Dr. Léon Erhard, qui, lui, a été une des plus puissantes figures du clergé alsacien contemporain. La ruelle derrière leur maison paternelle porte le nom d'Auguste Erhard. Car Fegersheim a le culte du souvenir et n'oublie pas ses enfants.

Jules HERTRICH.